

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Volume I. No. XI.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

Le numéro, 10 Cents.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 18 NOVEMBRE 1876.

ADMINISTRATION.

« La République »

Parait tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-proprétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAU DU JOURNAL

520 Pine Street.

ANNONCES.

Une insertion dix lignes ou moins: \$1.00
Dix cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

H. Beaugrand.

Rédacteur-Editeur.

« La République »

St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathy, chez Mermoud, Jacquard & Cie, 4e et Loust.

LOGE MACONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e; Vénérable, J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410 Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierrat; 1er vice-président, Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire, archi-viste, J. J. Morard; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Surland; commissaires: F. M. Allemand, John Bonnet, M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ADJE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1044; président, Jules Bolet; 1er vice-président, Louis Grinédal; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-trésorier, Ami E. Adlor; trésorier, A. Cabrilla; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Williams; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel; Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Beaugrand, 927 Christy Avenue; président, F. Jacquemin; vice-présidents Jules Bolet et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois, chez M. C. Chaudé, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand; secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Revue Scientifique.

Pour la « République »

DARWIN.—LE DARWINISME.

Il vient de paraître une édition nouvelle du célèbre ouvrage « L'Origine des Espèces ». Darwin est à coup sûr l'homme le plus cité aujourd'hui dans les polémiques scientifiques, philosophiques et religieuses.

Il est intéressant de faire connaître, en quelques mots, l'homme et sa doctrine.

Né en 1809, à Shrewsbury (Angleterre), Darwin, à l'âge de 22 ans, était appelé à prendre part à une expédition scientifique envoyée par le gouvernement anglais pour reconnaître en détail l'extrémité méridionale du continent américain et explorer la mer du Sud. Cette expédition, qui eut sur son développement intellectuel une énorme influence, a été racontée par Darwin, dans son « Voyage d'un Naturaliste Autour du Monde », qui est un des récits les plus attrayants de ce genre. Il en rapporta une théorie sur la formation des récifs de coraux, qui suffirait à elle seule pour faire la gloire d'un savant; il en rapporta également les germes de sa grande doctrine de la sélection, dont nous allons parler tout à l'heure.

Cinq ans de navigation sur le *Beagle* avait si bien préparé le raison du jeune Darwin, qu'il dut se retirer du monde, et c'est évidemment à la nécessité où il se trouva de renoncer à la vie agitée de Londres, que nous devons les plus hautes conceptions de cet esprit observateur.

Dans le silence de sa retraite, le voilà qui passe vingt et un ans à étudier, avec un soin et une attention extrêmes, les organismes vivants qu'il trouve autour de lui, plantes, animaux domestiques, etc. De 1835 à 1857, il ne publie pas une ligne sur sa théorie, qu'il avait pourtant formulée dès 1844, mais qu'il garda en portefeuille.

Seulement un beau jour, en 1859, Darwin reçoit d'un compatriote nommé Wallace, un travail où celui-ci exposait justement la théorie à laquelle lui-même était arrivé; c'est alors qu'il se décide à publier un court abrégé de ses propres études, et l'année suivante paraissent son ouvrage capital, *L'Origine des Espèces*, où il développe sa doctrine de la sélection, de la sélection naturelle.

Qu'est-ce donc que cette fameuse sélection? Quand un éleveur trie avec soin et choisit les animaux reproducteurs par lesquels il se propose d'obtenir d'autres animaux possédant telles ou telles qualités, que ce soit des chevaux, des moutons, des volailles ou de simples lapins, cet éleveur fait de la sélection dite artificielle.

Les Spartiates faisaient de la sélection, appliquée à l'homme et sur une grande échelle. Chez eux, en vertu d'une loi spéciale, les enfants subséquent, aussitôt après leur naissance, un examen rigoureux, un triage. Tous ceux qui étaient faibles, malades, entachés de quelque vice corporel, étaient mis à mort! Seuls, les enfants parfaitement sains et robustes avaient le droit de vivre; plus tard, ils se reproduisaient.

Par ce moyen bien simple, que je recommande particulièrement pour les pays qui tombent, non seulement la race spartiate se maintenait dans un état exceptionnel de force et de vigueur,

mais encore à chaque génération, elle gagnait en perfection corporelle. Chez beaucoup de tribus d'Indiens Peaux Rouges de l'Amérique du Nord, la sélection artificielle a de même fonctionné pendant des siècles, améliorant constamment la race.

Chez nous, on fait bien une sélection aussi, mais c'est ce que Hœckel, dans son « Histoire de la Création Naturelle », appelle la « sélection militaire ». Les Etats civilisés choisissent les hommes les plus forts, les plus sains, les plus alertes, ils les empêchent de procréer pendant des années, et les font massacrer le plus qu'ils peuvent, toutes les fois qu'ils trouvent l'ombre d'une occasion. Pendant ce temps, les chétifs, les malingres, les branchoches, les myopes restent au coin du feu et se font aimer; plus un jeune homme est infirme, faible, étioilé, plus il a de chances d'échapper au recrutement, et de fonder une famille. Et on se plaint que la race dégénère!

Dans la nature, dit Darwin, cela ne se passe pas tout-à-fait ainsi. Tout être, animal ou plante, se trouve avoir à lutter, dès le début de son existence, avec une foule d'influences ennemies; il lutte avec les animaux qui vivent à ses dépens, dont il est l'aliment naturel, avec les bêtes de proie et les parasites; il lutte avec la température, avec les intempéries et mille autres circonstances; il lutte avec les organismes qui lui ressemblent, qui sont de la même espèce, car il n'y a pas à manger pour tout le monde, et tous les œufs, toutes les graines, tous les jeunes qui naissent, toutes les plantes qui éclosent, ne peuvent vivre. Comme on dit vulgairement: au plus fort la lutte!

Celui-là seul résiste et évolue; c'est le vainqueur désigné dans ce combat pour l'existence, *the struggle for life*.

Voilà une sélection naturelle des plus forts, qui se reproduit entre eux. Que deux êtres, maintenant, deux sœurs, de sexe différent, par exemple, se rencontrent, possédant tous deux un caractère particulier, accidentel, six doigts à la main gauche, si vous voulez. Il y a de chance pour que leurs enfants aient également six doigts; et si ces enfants, dans cette famille où l'inceste n'a rien qui répugne, se marient entre eux, leurs descendants à l'infini pourront avoir aussi leurs six doigts à la patte de devant du côté de Torella gauche. Il y aura eu sélection naturelle. Variez les exemples, poussez les conséquences aussi loin que vous voudrez, empruntez des faits à la zootechnie et au jardinage, et vous aurez une idée suffisante de la théorie de la sélection naturelle. Darwin ne s'est nullement attaché à tirer de sa doctrine des conséquences favorables ou contraires à elle ou telle conception de la création. Il ne s'est occupé que de recueillir des faits, des faits par milliers, puis il a dit: «Voilà les variations qu'il dû subir, dans la suite des âges, telles ou telles espèces. Voilà les lois qui me semblent, dans les conditions de la nature, présider aux modifications, aux transformations des séries d'êtres.»

Peu d'hommes ont aussi bien étudié l'animal en domesticité; ses idées sur la domestication de la plupart des races qui vivent autour de nous, le chien par exemple, sont aujourd'hui admises par le monde savant tout entier, et forment la base d'une branche de cette science moderne que l'on appelle l'acclimatation.

Après quelques années de ce recueillement, la Russie, par l'émirat de Boukaria, atteignait les possessions de l'Inde. Par le fleuve Amour, elle tendait la main aux Etats-Unis. En 1870, elle fit l'Autriche à rester neutre, j'avait la France Sébastopol et autres petites dettes, et profitait de l'occasion pour passer tranquillement les Dardanelles. Telle est, au moment où la question d'Orient surgit, plus pressante, plus imminente que jamais, la position qu'occupe la Russie dans le monde.

La Russie veut Constantinople, et l'Angleterre veut garder les Indes. L'Allemagne veut paraître son unité, l'Autriche veut vivre, la France veut rester neutre.

Tel est le problème à résoudre. Si le rang suprême a ses tristesses, c'est bien sur la Neva, dans le palais de Pierre-le-Grand, quand on est le légataire d'un grand roi et d'une grande nation, quand on est empereur d'Orient,

Les Hommes du Jour.

Ce n'est pas à Belgrade, ce n'est pas à Constantinople, que va se décider la paix ou la guerre, c'est à Livadia, à la cour d'Alexandre, empereur de Russie. L'homme qui la laissera tomber des plis de son manteau, le messager, c'est le général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Constantinople.

Que sont ces hommes? L'EMPEREUR ALEXANDRE. Les rois, depuis un siècle, ne dorment pas sur un lit de roses. Si, parmi ces ouvriers couronnés, il en est un dont la tâche est pesante, dont la journée est remplie, c'est Alexandre II.

Il est magnifique de régner sur le sixième du globe, de couvrir de ses ailes l'une et l'autre hémisphère, de gouverner par le droit de Dieu et du glaive. Il n'est pas un nom qui éveille plus chez les peuples l'idée de la toute-puissance que celui du czar. Cette puissance, à pour limite le sentiment national russe, limité redoutable, car, à certaines heures, il devient le fanatisme.

Les popes ne marcheront sur le nez ni leurs prières, ni leur or. On vendra les madones, on dépouillera les églises, s'il le faut, le Kremlin; il faut marcher en avant.

Le fils de Nicolas porte sur son front le sceau de cette étrangeté. On dirait que l'éclat d'un tel diadème se reflète dans son regard fier et triste.

Comme son frère d'Autriche, l'empereur Alexandre II est monté sur le trône à une heure mauvaise. Alexandre régnait le fardé des désastres de la Crimée. Il l'a porté noblement. Si la Russie était jamais ingrate, la postérité ne le serait pas.

Nicholas mourut des malheurs de la Russie, pour n'avoir pas cru à l'ingratitude de l'Autriche. Le czar sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la gratitude humaine. L'Autriche était restée neutre, et la maison de Savoie, qui depuis un titre de roi à la maison de Russie, sollicitait l'honneur de combattre le czar sous les murs de Sébastopol.

Froid, calme, dédaigneux, Alexandre II s'est recueilli après le traité de Paris, et la Russie avec lui. Quand un peuple se recueille, il médite, il travaille, il vit en paix. Pendant ce temps, la Russie en jaillit avec la prospérité publique.

Pendant cette période de recueillement, le czar essaya de résoudre le problème de l'émancipation des serfs. Après quelques années de ce recueillement, la Russie, par l'émirat de Boukaria, atteignait les possessions de l'Inde. Par le fleuve Amour, elle tendait la main aux Etats-Unis. En 1870, elle fit l'Autriche à rester neutre, j'avait la France Sébastopol et autres petites dettes, et profitait de l'occasion pour passer tranquillement les Dardanelles. Telle est, au moment où la question d'Orient surgit, plus pressante, plus imminente que jamais, la position qu'occupe la Russie dans le monde.

La Russie veut Constantinople, et l'Angleterre veut garder les Indes. L'Allemagne veut paraître son unité, l'Autriche veut vivre, la France veut rester neutre.

Tel est le problème à résoudre. Si le rang suprême a ses tristesses, c'est bien sur la Neva, dans le palais de Pierre-le-Grand, quand on est le légataire d'un grand roi et d'une grande nation, quand on est empereur d'Orient,

au milieu des glaces, et que l'on entend frémir à ses pieds des peuples qui demandent le soleil et les rives du Bosphore.

J'ai rencontré deux fois le czar Alexandre. A la gare d'une petite ville d'Allemagne, il tenait ses deux petits fils par la main; on sait la tendresse paternelle d'Alexandre II. En 1867, à la revue offerte à son hôte impérial, par Napoléon III. Le czar montait un cheval de l'Ukraine; pour tout harnachement, une peau d'ourson zibeline sur la selle. Il était gracieux, mais d'une froideur glaciale. Une heure après, un polonais tira sur Alexandre II. Le czar se contenta de demander à ses fils s'ils avaient été atteints, et d'implorer la grâce de l'assassin. La balle polonaise marqua le noble et généreux souverain. Elle atteignit la France en pleine poitrine.

Lorsqu'en 1870, hélas! entre l'affection héréditaire de la Russie pour la France et sa gratitude pour le roi Guillaume, Alexandre pesait le pour et le contre dans la balance de sa politique, qui peut dire si cette balle d'un assassin polonais, acquitté par le jury français, n'a pas suffi encore à son oreille. Aujourd'hui, Alexandre, frappé de cette mélancolie funèbre, héréditaire dans sa famille et sachant que la possession de Constantinople ne peut échapper à son pays, voudrait terminer sa vie par un acte éclatant. Son vieux conseiller, Gortschakoff, sous le poids de ses 80 ans, médite aussi d'ajouter à sa gloire un dernier rayon.

La guerre? c'est mettre l'Europe en feu, et cela répugne à l'esprit libéral, humanitaire du czar. Puis, par les complications qu'une pareille certitude ferait naître, la victoire est-elle certaine? Il a surgi dans l'esprit d'Alexandre l'idée d'attacher son nom à une paix qu'il sait précieuse, mais qui n'en est pas moins glorieuse.

Pourra-t-il résister au courant belliqueux, imbu d'idées panslaviques. Alexandre a appelé son fils à Livadia. Un grand conseil est réuni. Si l'on décide la guerre, l'empereur prendra l'initiative d'une solennelle conférence que présidera Gortschakoff, le doyen de la diplomatie européenne, et Alexandre II pourra s'endormir satisfait.

Si, au contraire, la guerre est décidée, Alexandre abdiquera, et laissera son fils courir cette audacieuse aventure d'une guerre dont le résultat final doit réaliser le rêve formé depuis deux siècles par la Russie.

LE GENERAL IGNATIEFF. La tête est à Livadia. Le bras, l'exécuteur, est à Constantinople; il se nomme le général Ignatieff.

S'il n'est pas prince, de peu s'en faut; il est fils de l'empereur Nicolas. Il est gentilhomme de la Chambre. Il est riche, quoiqu'il ne le montre guère ostensiblement. Il a huit beaux enfants, des fillettes blondes charmantes. Il reçoit peu, mais bien, et donne des audiences privées à qui les demande, et travaille beaucoup.

On aperçoit, le soir, de la lumière dans son cabinet, sur le Bosphore, à toutes les heures. Il a des courriers, des croates qui circulent, des kurdes pour ses jardins, des albanais pour ses écuries, des cirassiens pour ses estafettes; il expédie par tous les bateaux des tartares pour son service d'Odessa et de la haute Russie, par la compagnie de navigation russe ou par terre.

La tête est à Livadia. Le bras, l'exécuteur, est à Constantinople; il se nomme le général Ignatieff.

S'il n'est pas prince, de peu s'en faut; il est fils de l'empereur Nicolas. Il est gentilhomme de la Chambre. Il est riche, quoiqu'il ne le montre guère ostensiblement. Il a huit beaux enfants, des fillettes blondes charmantes. Il reçoit peu, mais bien, et donne des audiences privées à qui les demande, et travaille beaucoup.

Quelle activité! La princesse, sa femme (car elle est fille d'une princesse), ne touche jamais à la politique, mais elle est si charmante! Comme toutes les grandes dames, la voilà reçue dans les harems. Elle va y passer la journée avec ses enfants, sa gouvernante et quelques serviteurs.

Quant le grand vir, le ministre des affaires étrangères, sait qu'elle est là, on lui offre une collation. Elle visite les jardins. On cause un peu de tout. Puis, on arme le grand canot pour la promenade des enfants.

La princesse est une personne simple, modeste, douce, blonde, parlant lentement et peu; quelque chose de britannique. On dit qu'elle est fort charitable, visite les pauvres et donne beaucoup. On la prendrait pour une simple institutrice de grande maison, bien jolie; et elle fait si peu de bruit!

Par exemple, acharnée dans ses prières. Quant au général, l'abord est facile. Qui êtes-vous? Grec, arménien, employé à la Porte, petit journaliste, peu importé? Venez.

Traversez la cour du palais. C'est vaste, froid, sans sculpture. Montez au premier. Là, à la petite chancellerie, il y a un monsieur qui voudra voir, simple coup-d'œil préliminaire, police rapide et prévue.

Militaire blond, souriant à pleine dents, frais, jeune, figure tranquille et douce, qui se lève et qui s'avance avec affabilité, c'est lui.

Asseyez-vous. Son accueil vous mettra de suite à votre aise. Il vous déclare qu'il est enchanté de votre visite. Il vous connaît déjà; il sait qui vous êtes; il vous flatte, il vous séduit.

Il a quarante-quatre ans, le visage d'un bon père de famille. Il est affable et grand seigneur, haut de taille, manières aisées; il achève gracieusement vos phrases quand vous vous embrouillez.

Officiellement, ses rapports avec les autres ambassadeurs, c'est la parade. Au fond, il fait les affaires de son pays, se promène seul, s'amuse comme Henri IV avec ses enfants, voit peu les personnels étrangers, et donne deux cents dans tout l'hiver. Il écrit fort peu pour ses courriers. Mais il enlaine dans une chemise, copie de masse de rapports, de pièces, de documents qui ont circulé dans le gouvernement ottoman; il a les reçus de ses agents, de ses consuls, de ses amis. Il sait les affaires pendantes, il connaît où en sont les difficultés financières. Il envoie, et écrit au prince Gortschakoff: «Lisez et jugez. Je suis ici pour suivre les affaires, et non pour décider.»

On fond, l'homme est fier. Il a le culte de la souveraineté du but. Il aime son pays, il méprise celui où il sert. Il ne s'embarasse pas du choix des moyens. Il fait pour sa patrie «son temps d'exil.»

C'est le modèle du politique sans très haute portée de vues, et réussissant «par les procédés.» Il marque à la fois la virilité de la cour de Russie et la puissance de la volonté et du travail.

Parmi les cinq ou six hommes qui, en Europe, peuvent déclarer: «Je connais la question,» il en est un.

Quant Gortschakoff voudra «le grand», il le consultera pour cela faire.

Si Ignatieff se lasse et s'en va, c'est Gortchakoff qui tombe.

L'Emigration en France.

Le ministère de l'intérieur vient de publier le rapport sur le mouvement de l'émigration en France pendant les années 1865 à 1874. Il résulte de ce document que l'émigration de nos nationaux pendant ces dix années s'élève au nombre total de 60,245 se répartissant ainsi: Année 1865, 4,480; 1866, 4,531; 1867, 4,938; 1868, 5,274; 1869, 4,837; 1870, 4,845; 1871, 7,109; 1872, 9,581; 1873, 7,561; 1874, 7,080.

Les dix départements qui ont fourni le plus fort contingent à l'émigration sont les suivants: Basses-Pyrénées, Gironde, Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Seine, Savoie, Doubs, Corse, Rhone et Gers. L'espaît d'émigration a pris depuis quelques années un développement plus considérable parmi les populations du midi de la France, qui se dirigent surtout dans les Etats du sud de l'Amérique. Ce fait est attribué par le rapport à un redoublement d'activité des agents d'émigration envoyés par les Etats Américains.

Du 1er janvier 1864 à la fin de 1875, le nombre des agences autorisées d'émigration a été de 71; il n'y en a plus actuellement que 42 en activité.

Il existe entre la progression de l'émigration et le nombre des insumos à la loi militaire un rapport sur lequel l'attention du ministre de la guerre a été appelée.

Par suite de causes sans doute semblables à celles qui provoquent l'émigration, dit le rapport, la population a subi une décroissance relativement «considérable.» Entre 1866 et 1872, on trouve une diminution de 57,797 individus qui se répartissent dans sept des départements signalés comme ayant fourni le plus fort contingent à l'émigration, ce sont: la Haute-Garonne, le Gers, les Basses-Pyrénées, de Rhône, le Doubs, les Hautes-Pyrénées, la Savoie.

Sur 100 émigrants, on compte 71 hommes et 29 femmes. L'élément agricole figure dans l'émigration pour 37,090; la majorité des émigrants sont âgés de 20 à 50 ans.

L'émigration s'opère principalement par le Havre.

Pendant la même période décennale, le mouvement de l'émigration par la frontière de l'est s'est élevé à 73,060, nombre qui comprend 65,205 étrangers.

Un cousin d'Eugène Sue, le célèbre auteur des *Mystères de Paris*, M. Louis Sue, caissier aux Messageries nationales, s'est suicidé le 26 octobre dans le cimetière de Passy. La mort a été instantanée. Le gardien du cimetière ayant entendu une détonation d'arme à feu, se dirigea en toute hâte vers une tombe près de laquelle le coup de feu avait été tiré et trouva, gisant dans une mare de sang, le malheureux, qui tenait encore dans sa main crispée le revolver dont il s'était servi, sa poitrine, au-dessous du sein gauche, était trouée par la balle qui avait traversé le cœur de part en part. Le commissaire de police, M. Lambin, appelé immédiatement pour constater l'identité de M. Louis Sue, a trouvé, dans les poches de ses vêtements, une obligation de la ville de Paris, différents objets et deux lettres adressées à un M. B... Dans une de ces lettres, il faisait connaître qu'il se donnait la mort pour échapper aux souffrances que lui causait une maladie chronique. M. Louis Sue était âgé de 58 ans.

Les soupçons s'étaient portés sur un des employés de l'administration, mais sa conduite, qui continua à être régulière, les fit bientôt tomber.

Il y a bientôt un mois, un changement notable s'opéra dans le ministère de vivre. M. L... un des administrateurs immédiatement M. Jacob, chef de la police de sûreté, qui fit filer pendant plusieurs jours l'employé sur qui pesaient les soupçons. Il acquit bientôt la certitude que cet employé était réellement comploté, et dans la journée du 20 octobre il procéda à son arrestation.

La vue de M. Jacob et de ses deux inspecteurs, l'employé tira un revolver de sa poche, mais il fut immédiatement désarmé avant d'avoir pu se servir de son arme.

—Pas de chance, s'écria-t-il, faites de moi ce que vous voudrez.

Conduit chez le commissaire de police du IXe arrondissement, il ne voulut pas avouer qu'il était l'auteur du vol et se déclara parfaitement innocent, mais une perquisition opérée dans son domicile a fait découvrir des preuves irrécusables de sa culpabilité.

Il a été écroué au dépôt de la préfecture de police.

Une Conspiration en Espagne.

On lit dans l'*Indépendance Belge*: Les journaux de Paris ont reçu un manifeste dirigé contre le gouvernement d'Alphonse XII, écrit en espagnol, et portant les signatures de MM. Ruiz-Zorrilla et Salmeron.

Ce manifeste, bien qu'il se fit l'écho des sentiments du parti républicain espagnol, et qu'il fût signé du nom de deux hommes d'Etat jouissant d'un crédit mérité dans ce parti, paraît provenir d'une source suspecte. Les agents qui conspirent contre un gouvernement établi, qui préparent un *pronunciamiento* militaire, n'ont, ni en Espagne, ni dans tout autre pays, l'habitude de crier leurs projets par-dessus les toits; ils savent éviter la maladresse de les publier avant qu'ils soient eux-mêmes en mesure de les mettre à exécution. Aussi la prochaine levée de boucliers qu'on disait préparée par le parti républicain en Espagne, a-t-elle trouvé bien des incrédules.

Malgré la dépêche espagnole officielle que tous les journaux ont publiée, nous persistons à croire qu'il n'y a rien de fondé dans tous ces bruits.

Ce qu'il y a de vrai, c'est les embarras croissants du gouvernement espagnol, auquel la situation échappe.

M. Canovas de Castillo n'a pas voulu, n'a pas su ou peut-être n'a pas pu rallier au nouveau régime quelques-uns des autres qui se partagent l'opinion en Espagne. Forcé de gouverner avec l'élément alphonsiste qui est loin de constituer une majorité de gouvernement, il a été fatalement et en peu de temps réduit aux abois.

Pour sortir de cette situation difficile, le gouvernement d'Alphonse XII a recouru à un de ces expédients si tristement célèbres, chez nous, par l'usage que l'empire en a fait. Il invente, il publie une conspiration.

La manœuvre est usée. Des informations particulières permettent d'affirmer qu'elle ne trompera personne en Espagne et qu'elle ne modifiera en rien le présent état de choses.

Elle ne peut réussir, tout au plus, qu'à précipiter l'heure de la solution prévue. Pourquoi les républicains espagnols ne complèteraient-ils? Les impuissants et les téméraires impatients, seuls, rencontrent aux complots. La République, pour remonter au pouvoir en Espagne, n'a ni longtemps à attendre, ni à recourir au *pronunciamiento*.

—On se souvient qu'un vol de cinquante mille francs était commis il y a environ huit ou dix mois, dans les bureaux du journal *La République Française*.

Les soupçons s'étaient portés sur un des employés de l'administration, mais sa conduite, qui continua à être régulière, les fit bientôt tomber.

Il y a bientôt un mois, un changement notable s'opéra dans le ministère de vivre. M. L... un des administrateurs immédiatement M. Jacob, chef de la police de sûreté, qui fit filer pendant plusieurs jours l'employé sur qui pesaient les soupçons. Il acquit bientôt la certitude que cet employé était réellement comploté, et dans la journée du 20 octobre il procéda à son arrestation.

La vue de M. Jacob et de ses deux inspecteurs, l'employé tira un revolver de sa poche, mais il fut immédiatement désarmé avant d'avoir pu se servir de son arme.

—Pas de chance, s'écria-t-il, faites de moi ce que vous voudrez.

Conduit chez le commissaire de police du IXe arrondissement, il ne voulut pas avouer qu'il était l'auteur du vol et se déclara parfaitement innocent, mais une perquisition opérée dans son domicile a fait découvrir des preuves irrécusables de sa culpabilité.

Il a été écroué au dépôt de la préfecture de police.

Feuilleton de « La République »

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

I

LE FILS DU FAUCONNIER.

Il y avait vers l'an 1663, à quelques centaines de pas de Saint-Omer, une maisonnette assez bien bâtie, dont la porte s'ouvrait sur le grand chemin de Paris. Une haie vive d'aubépine et de sureaux entourait un jardin où l'on voyait pêle-mêle des fleurs, des chèvres et des enfants. Une demi douzaine de poules avec leurs poussins caquetaient dans un coin entre les choux et les fraisières; deux ou trois ruches, groupées sous des pèchers, tournaient vers le soleil leurs cônes odorants, tout bourdonnant d'abeilles, et ça et là sur les branches de gros poiriers chargés de fruits, roucoulaient quelque beau ramier qui battait de l'aile autour de sa compagnie.

La maisonnette avait un aspect frais et souriant qui réjouissait le cœur; la vigne vierge et le houblon tapissaient ses murs; sept ou huit fenêtres percées irrégulièrement, et toutes grandes ouvertes au midi, semblaient regarder la campagne avec bon-

homie; un mince filet de fumée tremblait au bout de la cheminée, où pendaient les tiges flexibles des parietaires, et à quelque heure du jour que l'on passât devant la maisonnette, on y entendait des cris joyeux d'enfants mêlés au chant de coq. Parmi ces enfants qui venaient là de tous les coins du faubourg, il y en avait trois qui appartenaient à Guillaume Grinédal, le maître du logis: Jacques, Claudine et Pierre.

Guillaume Grinédal, ou le père Guillaume, comme on l'appela familièrement, était bien le meilleur fauconnier qu'il y eût dans tout l'Artois; mais il n'avait plus longtemps déjà il n'avait eu l'occasion d'exercer son savoir. Durant la régence de la reine Anne d'Autriche, le Seigneur d'Assonville, son maître, ruiné par les guerres, avait été contraint de vendre ses terres; mais, avant de quitter le pays, voulant récompenser la fidélité de son vieux serviteur, il lui avait fait présent de la maisonnette et du jardin. Le vieux Grinédal, se refusant à servir de nouveaux maîtres, s'était retiré dans cette habitation, où il vivait du produit de quelques travaux et de ses épargnes. Devenu veuf, le père Guillaume ne pensait plus qu'à ses enfants, qu'il élevait aussi bien

que ses moyens le lui permettaient et le plus honnêtement du monde. Tant qu'il furent petits, les enfants vécurent aussi libres que des papillons, se roulant sur l'herbe en été, patinant sur la glace en hiver, et courant tête nue au soleil, par la pluie ou par vent. Puis arriva le temps des études, qui consistait à lire dans un grand livre sur les geneux du bonhomme Grinédal, et à écrire sur une ardoise, ce qui n'empêchait pas qu'on ne trouvât encore le loisir de ramasser les fraises dans les bois ou les écrevisses dans les ruisseaux.

Jacques, l'aîné de la famille, était, à dix sept ou dix-huit ans, un grand garçon qui paraissait en avoir plus de vingt. Il n'était pas beau parleur, mais il agissait avec une hardiesse et une résolution extr

LA REPUBLIQUE.

Samedi, 18 Novembre, 1876.

Courrier.

ETATS-UNIS.

Quelle semaine la politique nous a fait passer! Toujours des alternatives de victoire et de défaite, et les nouvelles les plus contradictoires expédiées par le télégraphe; tout a contribué à entretenir l'anxiété dans l'opinion publique.

La position reste toujours la même, et à l'heure où nous écrivons, M. Tilden compte 185 votes, et M. Hayes 166. Restent les résultats obtenus en Floride, en Louisiane et dans la Caroline du Sud, qui doivent décider finalement de l'élection présidentielle. Démocrates et républicains continuent à réclamer la victoire, et il serait absurde, en l'absence de nouvelles authentiques, de vouloir se risquer à annoncer l'élection certaine de l'un ou l'autre candidat. Nous ne pouvons qu'attendre patiemment et espérer pour le mieux.

Quelques journaux ont exprimé ces craintes que la paix du pays ne soit menacée par les agissements de quelques politiciens aux abois, mais nous avons trop de confiance dans le bon sens proverbial et la modération du peuple américain pour craindre de tels résultats.

Un grand nombre de citoyens éminents des Etats du Nord, appartenant aux deux partis politiques, sont actuellement à la Nouvelle-Orléans et à Charleston, dans le but de veiller aux intérêts des deux candidats à la présidence, et tout porte à croire que les fraudes électorales que l'on craignait d'abord, seront rendues impossibles par la présence des amis de MM. Hayes et Tilden.

Le Herald de New York annonce le passage de la frégate Franklin et du prisonnier Tweed à l'île de St. Thomas. La frégate a fait escale dans ce port pour y prendre du charbon, et est attendue de jour en jour à New York.

L'exposition de Philadelphie a été close vendredi, le 10 courant, au milieu d'un concours immense de citoyens de toutes les parties des Etats Unis, par le Président Grant. On a déjà commencé à démolir quelques uns des bâtiments, et grand nombre d'exposants ont enlevé leurs marchandises.

FRANCE.

Les nouvelles de France sont d'une rareté désespérante, et les nuages qui s'annoncent à l'orient paraissent occuper les esprits à l'exclusion des autres nouvelles européennes.

Le ministre du commerce a annoncé à la chambre des députés que M. Washburne, le ministre américain, s'était déclaré satisfait du désaveu par M. Du Sommerard de la paternité de la lettre attaquant le peuple des Etats-Unis.

Il a été donné avis au Sénat français qu'une interpellation serait adressée au ministre au sujet de l'affaire du Sommerard. On cherchera à découvrir l'auteur de la lettre.

Le Sénat a nommé une commission pour l'examen de la proposition Gatinéau. La majorité de la commission est opposée à la mesure, et il paraît hors de doute que le sénat la repoussera.

M. Charles Mestreau, républicain, a été élu député dans l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure), à 900 voix de majorité.

ORIENT.

Les nouvelles de Russie font encore une fois croire à une guerre prochaine, et tout, décidément, en Europe comme en Amérique, nous apparaît aujourd'hui enveloppé dans l'incertitude la plus complète. Le correspondant du New York Herald dit que la plus grande activité règne dans la capitale russe, et que plusieurs divisions d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie partiront bientôt pour se rendre en Pologne. On organise partout des transports pour les troupes et les approvisionnements. On parle de ces préparatifs militaires comme une précaution prise contre un mouvement slave en Pologne, excité par les intrigues de la Hongrie pour faire échec aux ambitions russes dans les provinces du Danube. Les journaux russes sont remplis de nouvelles belliqueuses, et le bruit court que la Russie a obtenu en Hollande des avances d'argent sur des actions de chemins de fer.

D'un autre côté, la Turquie a soulevé plusieurs objections au sujet de la conférence des puissances médiatrices. M. Commoudouros, président du conseil des ministres du roi de Grèce, a dit à la Chambre des Députés, en réponse à une interpellation, que la politique de la Grèce était de prendre une attitude de neutralité armée.

On voit par ces nouvelles que la question d'Orient est loin d'être une affaire réglée en Europe. Attendons les développements.

ESPAGNE.

L'affaire de l'extradition de William M. Tweed a été discutée dans les Cortès. Le ministre des affaires étrangères, en réponse à une question qui lui avait été adressée, a dit que le gouvernement espagnol avait autorisé l'extradition de Tweed en reconnaissance de la courtoisie montrée par le gouvernement des Etats-Unis dans des circonstances analogues.

EGYPTE.

D'après une dépêche du Caire à l'agence Reuters, le ministre des finances d'Egypte a tenté de fomenter une conspiration contre le khédivé en persuadant au peuple qu'Ismaïl pacha voulait le pays aux chrétiens en acceptant les réformes proposées par M. Goschen. Le ministre des finances a été exilé à Dongola; il

est mort en route. Une dépêche attribue cette mort à des excès de boisson.

INDE.

D'après une dépêche de Calcutta au Times, on dit que 20,000 personnes ont péri dans le cyclone du 31 octobre dernier. D'après d'autres renseignements, le chiffre des morts serait de 40,000. Dans la ville de Burrishol, capitale du district de Backergange, 8,000 maisons ont été détruites. Les lettres des survivants annoncent que la grande île de Dakhin, dans le Shahabaspore, a été engloutie sous neuf pieds d'eau. Tout le Bengale oriental a été cruellement éprouvé par le cyclone. Calcutta a échappé de bien près au danger. Les nouvelles concernant la famine dans la présidence de Bombay sont plus alarmantes. On craint une disette d'eau dans certains districts.

SUISSE.

Le calme se rétablit peu à peu dans le Tessin; le commissaire extraordinaire envoyé par le Conseil fédéral est retourné à Locarno, siège du gouvernement. Les bandes armées qui occupaient les montagnes près de Balerna et Tenerette se sont dissoutes; les gens armés rentrent dans leurs communes, et les positions qu'ils occupaient sont entre les mains des miliciens levés dans le canton. On espère que l'ordre de départ ne sera pas donné aux trois bataillons mis de piquet en Turgovia, qui, le cas échéant, devaient entrer dans le Tessin par le Saint-Bernard et le Saint-Gothard.

DIVERS.

Une dépêche de Québec annonce l'ouverture de la session du parlement provincial. Dans le discours d'ouverture, le gouvernement a constaté que la colonisation fait des progrès satisfaisants dans la province de Québec.

La révolution de la République dominicaine paraît terminée. Le général Gonzalez, le nouveau président, est arrivé le 19 octobre à Santo-Domingo, où il a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

La tranquillité règne aussi à Haïti. Le cardinal Simeoni, récemment nonce du pape à Madrid, a été nommé secrétaire d'Etat du pape, en remplacement de feu le cardinal Antonelli.

Une dépêche de Berlin au Standard rapporte que le discours lu par le prince de Bismarck à la Chambre des députés de Prusse, le 17 octobre, a été bien reçu. Il n'a emprisonné ou banni aucun de ses adversaires politiques.

France plus divisé que le parti conservateur. Dans l'Assemblée nationale de 1871, il était tout pu sant, il s'empara du pouvoir constitutionnel, ne disimulant pas qu'il allait s'en servir pour écraser la République. Les républicains, peu nombreux, étaient étouffés sous le nombre.

En effet, les conservateurs commencent par renverser M. Thiers, parce qu'il inclinait vers la République; ils annoncent la restauration monarchique, l'entrée à jour fixe, du roi dans la bonne ville de Paris; les carrosses étaient prêts, le cheval était selle! Le cheval resta à l'écurie, les carrosses fleur-delysés, sous la remise, et le Roy, dans son château de Frohsdorff!

Plus tard, les bonapartistes, avec une outrecuidance qui est un des caractères particuliers de cette faction, levèrent la tête, saluant d'avance l'avènement du jeune prince et le triomphe du bonapartisme dans les élections. Les élections furent républicaines; à peine y eut-il un cinquième des députés bonapartistes.

Cette majorité monarchique avait abouti à la fondation de la République! Pourquoi? C'est qu'il n'y avait qu'un trône, et qu'il existait trois prétendants, acharnés l'un contre l'autre, prêts à s'entre dévorer, unis contre la République, divisés quand il s'agissait de la renverser! Entre-eux, toute concession, toute conciliation était impossible.

A part la haine commune contre la République, haine cimentée par l'esprit clérical, pas de liens, pas de rapprochement possible. M. de Chabaud-Latour, qui habite encore la maison conservatrice à dit-vrai: "Toute maison divisée contre elle-même, périt."

L'ancien ministre de l'intérieur ne songeait pas à la seule application exacte de sa citation. Peu soucieux de la poutre qui lui crevait l'œil, il ne songeait qu'au fût de paille du voisin.

La démocratie est divisée disent les monarchistes, en se frottant les mains; il y a les opportunistes et les intransigeants. Les monarchistes ont fait cette découverte! Ce n'était pas bien aisé: il y a dans tous les partis, un avant garde et le gros de l'armée, il y a même une arrière garde; mais ces partis forment un tout qui est l'armée elle-même.

Au jour de la bataille, avant garde et arrière garde obéissent au même mot d'ordre et se disciplinent dans le but d'obtenir la victoire.

Y a-t-il des intransigeants? Peut-être est il bon de se rappeler comment le mot et la chose ont poussé dans la politique française. L'Assemblée nationale de Versailles se mourait de vieillesse; les monarchistes aux abois désespéraient d'une restauration. Bonapartistes, orléanistes, et légitimistes de se jalousaient mutuellement. L'heure de la retraite avait sonné; le fossyeur attendait.

Il fallait se dépêcher de faire un testament. Ne rien constituer, c'était assurer l'établissement irrévocable de la République par l'Assemblée qui allait sortir des entrailles du suffrage universel. Les haillies résolut de faire du provisoire. Ils votèrent une constitution qui portait le nom de République, qui contenait, dans presque toutes ses assises des pierres d'attente de la monarchie. C'est ainsi qu'ils se résignèrent à voter la République, comme un abri sous lequel ils pourraient conspirer tout à leur aise contre cette même République.

Chacun des articles de cette constitution républicaine, était en contradiction avec les principes adoptés par la démocratie républicaine française.

Pas de puissance pour l'Assemblée d'ue; un sénat non issu du suffrage universel. Un président avec le droit de veto et le droit de dissolution de l'Assemblée issue du suffrage universel. Rien de républicain que le mot!

Que devait faire le parti républicain? Fallait il obéir aux républicains justement soulevés par les articles antidémocratiques de la constitution? C'était rendre l'épée au vainqueur, c'était risquer d'arriver à monarcher une restauration monarchique ou bonapartiste. C'était donner au parti républicain un brevet d'impuissance, c'était compromettre, pour longtemps, au nom

des principes, la réalisation de ces mêmes principes. Cependant quelques fiers esprits, républicains de vieille date, refusèrent de s'incliner devant la nécessité et ne votèrent pas pour cette constitution qui, tant bien que mal, fondait la République. La République ne fut votée qu'à une voix de majorité et ils étaient cinq qui s'abstinèrent!

On leur donna le nom d'intransigeants. Je les connais tous et deux m'ont avoué qu'ils tremblaient ce jour là que leur avis ne prévaut. Ils eussent été dévolés que tous gardassent la même inflexibilité de principes.

Les autres, une fois la constitution votée, proclamèrent bien haut qu'elle était mauvaise, mais qu'il était le terrain sur lequel il fallait lutter et établir la République. Ils se déclarèrent d'avance disposés à faire toutes les concessions qu'exigerait l'intérêt de leur parti, se contentant de peu à la fois, mais ne se butant jamais et ne se lassant jamais de combattre et de lutter, heureux d'enlever chaque jour un lambeau de ces libertés qu'il faut conquérir.

On leur donna le nom d'opportunistes. Arriva le 20 février, qui fut le triomphe de la politique de Gambetta. Cependant les intransigeants s'étaient réunis, ils furent secondés par des rancunes, des animosités personnelles; on n'est pas impunément pendant six années le chef d'un parti; ou a froissé bien des vanités, et les vanités se retournent implacables. Appuyés sur ces rancunes, les intransigeants trouvèrent de l'argent, fondèrent des journaux et ne songèrent aux principes que pour faire à Gambetta une guerre à outrance.

C'est ainsi que les journaux intransigeants attaquent toujours et sans cesse Gambetta, beaucoup plus qu'ils n'attaquent les bonapartistes. Ces actes politiques font la joie des ennemis de la République, les journaux monarchistes s'empresment de reproduire les injures adressées tous les jours à Gambetta.

La querelle s'est envenimée, on lui a saisi des concurrents, on essaie de le faire passer pour un traître.

M. Gambetta est un peu un artiste. Il a laissé s'accumuler l'orage; il n'a jamais voulu reculer un mot dans son journal; quand certains intransigeants, ses électeurs, ont convoqué dans des réunions, il a répondu qu'il irait, mais à son jour, à son heure. Ce calme, cette insouciance ont contribué à amoindrir l'orage.

Enfin, une réunion vint d'avoir lieu. C'est à Belleville, au cœur même de la démocratie ardente, impatiente, qu'elle se tenait. Plus de 4000 personnes assistaient à cette réunion.

Foule agitée, fiévreuse, où l'on sentait bouillonner la passion et l'ardeur politique, et au si l'effection pour l'orateur.

M. Gambetta est un véritable tribun, au lieu de chercher à émouvoir ses adversaires, à les flatter, il va droit au but, il prend le taureau par les cornes, il a fait dans cette réunion l'apologie de sa politique, de la politique des résultats.

A certains moments, il a été vraiment éloquent; impossible de mieux parler la question:

"Il n'y a que deux manières de faire de la politique, ou négocier, ou se battre. Je suis pour la négociation, contre la bataille, contre la violence."

Alors, reprenant la politique des résultats, il a montré qu'elle n'était pas stérile:

"Plus d'état de siège—Plus de fonctionnaires factieux—Une majorité républicaine—La République fondée!"

Voilà les résultats. Ce discours souligné par des applaudissements nombreux, excitait quelques fois des interruptions vite étouffées sous les bravos. Il a terminé son allocution par ces magnifiques paroles:

"Lorsque nous sommes entrés dans la vie politique, nous nous sommes trouvés seuls, isolés, dans les ténèbres, et quelles ténèbres; celles que les ailes de l'aigle impérial faisaient sur la France. Peronne pour nous guider, personne pour nous répondre. Nos devanciers étaient dispersés, fugitifs, traînant sur

la terre étrangère une existence non sans honneur, mais sans profit pour la République. Nous avons voulu connaître les causes du crime triomphant, celles qui avaient rendu l'attente possible. Et nous avons vu que c'était la peur jetée dans le pays par la violence, la violence des paroles outrées, et que cette teneur avait eu ce funeste effet, qu'on n'attendait plus qu'un maître. Le maître est venu; c'était ce sinistre aventurier qui s'appelle Napoléon III! Après avoir lutté, nous nous sommes juré de pratiquer la politique de sagesse et de mesure, de rassurer les intérêts publics, de rallier les timides. C'est là la politique opportuniste, celle que la France a sanctionnée."

Un tonnerre d'applaudissements a salué la fin du discours. Un homme s'est levé; il n'est pas électeur dans l'arrondissement. La foule s'irrite; M. Gambetta parvient à la calmer et demande le silence pour son contradicteur. Celui-ci parvient à s'expliquer; il prononce des paroles qui pourraient troubler le calme de l'Assemblée; il parle de l'insurrection légitime du 18 mars. On lui impose silence.

M. Gambetta regarde l'orateur, le reconnaît, et, aux éclats de rire de l'Assemblée, rappelle que ce farouche intransigeant, cet ennemi de Gambetta l'opportuniste, l'a jadis accablé de sollicitations et de louanges. On rit, on hue le malheureux, et M. Gambetta quitte la scène au milieu des acclamations universelles. C'était prévu. Ce récit comploté en un enregistrement que soit la vivacité des attaques contre les républicains, tous feront cause commune, combattront et voteront la main dans la main, que la République sera menacée. Les monarchistes se divisent toujours.

M. de Chabaud-Latour a raison: la monarchie est la maison divisée qui périt, la République est la mai on unie qui est indestructible. JUNIUS.

Versailles et Rome.

Nous empruntons au Journal de Débats l'exposé du différend qui s'est élevé entre le gouvernement français et le Saint-Siège relativement au diocèse de Lyon. La cour de Rome désirait le démembrement de ce diocèse, mais le gouvernement n'a pas consenti à la création, à St. Etienne, d'un nouveau siège épiscopal. Or, dans la bulle pontificale du 26 juin dernier, accordant l'institution canonique au nouvel archevêque de Lyon, réserve expresse a été faite par le pape du droit qu'il prétend avoir de créer, "en tout temps et comme il le jugera opportun," une nouvelle circonscription du diocèse de Lyon. D'après la législation et la jurisprudence en vigueur, les circonscriptions diocésaines ne peuvent être modifiées en France que de concert entre le Saint-Siège et le gouvernement français. Par la réserve insérée dans la bulle pontificale, la cour de Rome s'attribuait donc la possession exclusive d'un droit qui lui appartient par moitié. Contre cette usurpation, la France avait un recours; c'était l'exercice du droit de vérification des bulles pontificales, droit que les rois de France n'ont jamais laissé périr, et qui a consacré, en dernier lieu, la loi du 17 germinal an X. Appliquant l'article premier de cette loi, d'après lequel aucune bulle du pape ne peut être mise en exécution qu'après autorisation du gouvernement, on a donc reçu et autorisé la bulle du 26 juin en ce qui concerne l'institution canonique de l'archevêque de Lyon, mais on a rejeté en même temps la réserve incluse dans la bulle. En cela, le gouvernement s'est montré observateur exact de la loi, et gardien fidèle de nos traditions séculaires.

Ca et là.

—Les dégâts causés en Sui se par les dernières inondations sont évalués à dix millions de francs.

—Le khan de Khiva, par suite des plaintes de ses sujets, a offert de céder le reste de son territoire au gouvernement russe.

—On annonce la faillite à Washington de M. Alexander R. Shepherd, ancien gouverneur du district de Columbia. D'après le Times, l'exécédant de l'actif sur le passif serait de 600,000 dollars, et un concordat serait possible.

—L'usine du Creusot prépare, pour l'exposition de 1878, un canoa monstre, qui aura 44 centimètres de diamètres; les projectiles de cette pièce de marine pèsent 300 kilogrammes.

M. Krupp n'a qu'à se bien tenir. —Sir Anthony Musgrave, gouverneur de l'Australie du Sud, a été envoyé à la Jamaïque. Le colonel C. G. Strahan, gouverneur de Côte d'Or, a été envoyé aux Bahamas, en remplacement du gouverneur Pope Hennessy, nommé à Hong Kong.

—On annonce la mort de M. Wilson, général d'artillerie en retraite, un des vétérans des batailles des Quatre-Bris de Waterloo. Il était entré au service en 1812 et était âgé de 81 ans.

—Le port et le larder de Cronstadt sont fermés par la glace; la navigation est arrêtée. La Dwina est prise également et la navigation est fermée. Le cours de la Neva est obstrué par des glaces flottantes venant du lac Ladoga.

—Kullmann, le cordonnier qui a tiré sur M. de Bismarck, à Kissingen, à l'époque où l'archevêque chancelier y soignait une de ses nombreuses maladies, vient d'être condamné à deux ans de prison pour rébellion contre les gardiens de la prison où il était détenu.

—Les vingt maires de Paris ont reçu de l'administration préfectorale les premières instructions relatives au recensement général de la population en France.

Le résultat de ces instructions que l'opération du recensement ne devra pas durer plus de trente ou trente-cinq jours.

Commencée le 6 novembre, elle devra être terminée le 10 décembre, par conséquent.

—On signale l'arrivée à Paris d'une nouvelle Adeline Patti: il s'agit d'une jeune fille de vingt ans dont la voix est merveilleuse. Elle est de Nîmes et s'appelle Mlle Privat. Le directeur du Théâtre-Lyrique s'est empressé, après l'avoir entendue, de l'engager pour quatre ans.

—Un riche propriétaire des cotons bordelais vient de se gémir de la goutte d'une façon originale. Il souffrait depuis longtemps et avait eu vainement recours à tous les expédients, lorsque, sur l'avis de son médecin, il se fit enfermer dans un tonneau qui avait contenu du château-lafite; sa tête se refroidit. Autour de lui, la température avait été maintenue assez élevée. Sous l'influence de cette chaleur, les vapeurs du vin se dégagèrent des parois humides du tonneau et pénétraient les chairs du malade. En une heure, il en avait—par les pores—tant absorbé qu'il était ivre mort.

—On le mit au lit, chaudement. Sous les étreintes, il transpira abondamment. Quand il se réveilla après douze heures, il était rafraîchi, rajuvé, guéri. —S'il y a une existence atrophante, dit l'Événement, c'est à coup sûr celle de directrice d'un cabinet de lecture. Cette vie qui se passe au milieu de vieux bouquins généralement imprimés en 1830, et de vieux clients très peu nombreux, est bien faite pour faire démentir, à force d'ennui, la raison la plus solide.

—Si, par-dessus le marché, la malheureuse femme qui dirige un cabinet de lecture se met à lire son fond pour se désennuyer, c'est encore bien pis.

Tel était le cas de Mme Chabot, propriétaire du cabinet de lecture situé passage des Panoramas. A force de se remplir la tête d'aventures absurdes, de voir sir Arthur se tuer par amour pour l'infortunée Lodoïska, ou le perdre chevalier de Maurevert assassiné l'inconnue Adèle; à force d'errer dans les plus noirs souterrains à la suite des héros les plus invraisemblables, Mme Chabot est devenue folle, et elle s'est tiré un coup de revolver dans la poitrine.

—On espère heureusement qu'elle en reviendra.

ST. LOUIS.

Ces pauvres politiciens!

La zizanie est dans le camp de ces politiciens de haute volée qui ont désigné pour gouverner sous le titre officiel de "comité républicain" et qui se rassemblent autour des "pôles" au jour de l'élection, comme les busards au tour de la charogne. Ces farceurs au nombre d'à peu près 400 avaient été désignés par le mar hall des Etats-Unis Leongwell pour arrêter ces autres farceurs, ces "pôles", qui font métier de "treepaters" et qui vont à droite ou à gauche, cinq ou dix fois, selon que le busard ou la lièvre se trouvent en abondance, et surtout lorsque les candidats ont gousset bien garni. Les messieurs—pas les candidats, les "pôles" républicains—attendent à recevoir leur jour, chaque jour, la somme de cinq dollars au jour, chacun, pendant dix ou six jours, ou un service qui consistait à ne rien faire, et plusieurs d'entre eux avaient même anticipé le paiement de cette somme, en avançant à crédit chez le marchand de vin ou chez le marchand de charbon, ou chez les hommes humains! O pauvre homme ou gouverneur américain! O désespérante "comité républicain" quand arriva le jour à l'heure de Kabezas—pour le gouvernement, bien entendu—on leur ouït la somme de \$10 en leur demandant qu'ils fussent jusqu'à date.

On voit où les têtes monumentales de nos politiciens qui ont été s'évanouir en un clin d'œil leurs rêves de luxe et de "whisky toddlers". On protesta au nom de la liberté du peuple, de la liberté de conscience, par la mémoire de Washington et de tous les héros de l'indépendance, contre l'impudence que l'on voulait faire aux protecteurs de l'urne électorale; on alla même jusqu'à menacer le gouvernement d'une poursuite légale. Rien n'y fit, et les "pôles" républicains déclarèrent aujourd'hui à ceux qui veulent bien leur faire l'honneur de les entendre, que la République américaine est une abominable moquerie et que les monarchies en général, et les empires en particulier payent bien plus largement ceux qui cumulent l'honorable métier de monarchiste, et la respectable occupation de politiciens de bas étage.

La Loi sur les impôts. M. J. J. Morard, député assesseur du comté et de la ville de St. Louis, nous communique les informations suivantes, qui intéressent sans doute la plupart de nos lecteurs:

Quoique n'étant pas requis par la loi, il a été d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

de ceux qui se soumettent à l'impôt, de payer l'impôt en plusieurs fois, il est d'usage, au bureau des assessseurs, d'envoyer par la poste une deuxième notification pour l'avoir pas soumis, avant le délai voulu, une correcte liste de toutes les propriétés foncières et personnelles sujettes à l'impôt. Comme il est de rigueur, de la part

temps avant la glorieuse bataille des Dunes, Jacques, qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans, vit venir à lui, tandis qu'il se promenait dans une prairie à une petite distance de Saint Omer, un inconnu vêtu d'assez méchants habits. On aurait pu le prendre pour quelque déserteur, à son accoutrement qui tenait autant du civil que du militaire, si l'étranger n'avait été contrefait. On ne pouvait guère être soldat avec une bosse sur l'épaule, et Jacques pensa que ce devait être un colporteur. L'étranger suivait un sentier tracé par les maraichers entre les plants de légumes, et se haussait parfois sur un tertre pour regarder par-dessus les haies, dans la campagne. Quand il fut proche de Jacques il s'arrêta et se mit à le considérer un instant. Jacques était appuyé contre un gros pommier, les mains dans les poches d'une blouse en toile, sifflant entre ses dents. Après quelques minutes de réflexion, l'inconnu marcha vers lui.

—Es-tu de ce pays, mon garçon? lui dit-il.

—Oui, monsieur, répondit Jacques.

—Si l'on avait demandé à Jacques pourquoi il avait salué celui qui prenait pour un colporteur du nom de monsieur, il aurait été fort en peine de l'expliquer. L'étranger avait un air qui en imposait à Jacques, bien que le fils de Guillaume Grinedal ne se laissât point intimider facilement. Il parlait, regardait et agissait avec une extrême simplicité, mais dans cette simplicité, il y avait plus de noblesse et de fierté que dans toute l'importance de M. de Malzonilliers.

HISTOIRE DE TANT DE CHARMES ET DE LA VERTU MEME.

Quand il fut seul, Thémistocle se dit: Ah! Raphael, mon ami, votre Trois-Etoiles n'était autre chose que Tant de Charmes, et mon futur bonheur conjugal l'a échappé belle, pourvu qu'il ait échappé... Elle paraissait bien naïve et bien vraie.

A ce moment, de l'autre côté du mur, Mélin venait d'obtenir de sa femme qu'elle allât dans la chambre de Pélassier, qu'il avait entendu rentrer, voir si sa robe de chambre y était. Elle devait y être, il se rappelait l'y avoir laissée, elle ne pouvait être que là, il ne pouvait laisser sa toile à ce moment, et il avait froid; pendant ce temps il espérait faire échapper la jolie captive.

Pélassier, qui prêtait l'oreille, crut que Mme Mélin allait venir et fut saisi de peur. Comment lui dire ce qu'il avait fait de la robe de chambre? Il crut l'entendre marcher sur la terrasse; la clé était à la porte, il se blottit dans l'armoire où il tint la porte avec les deux mains.

A peine y était-il que Mélin l'ouvrit de l'autre côté. "Allons, mademoiselle, vite, sauvez-vous, nous n'avons pas un instant à perdre." Mais quelle fut la stupeur de Rodolphe Mélin, quand il vit, de l'armoire où il avait en fermé la jolie couturière, sortir son honorable ami Thé mistocle Pélassier.

Il resta semblable à ce brave homme qui, arrêté devant un escamoteur, consent à lui prêter sa montre pour un tour merveilleux, et qui, sur l'invitation du prestidigitateur, plongeant sa main dans le gobelet où il l'a mise, n'en retire qu'un oignon ou une queue de lapin.

J'avais commencé cette histoire en riant, mais la voici qui devient triste, — je vais en dire la fin en quelques lignes. — Le triste est souvent commun.

Le comédien n'épousa pas Julienne, parce qu'il n'avait pas cru devoir satisfaire aux lois sur la conscription et qu'on l'eût certainement inquiété à ce sujet s'il se fut présenté à la mairie. Elle n'en vint pas moins au bout de quelque temps habiter la chambre, où elle fit régner un peu d'aisance. Thémistocle restait valet et faisait. Julienne travailla pour deux le jour et la nuit, tandis que lui allait dans les estaminets jouer au billard, orné des bagues de Tant de charmes.

Comme le travail de cette pauvre femme ne suffisait pas aux dépenses de monsieur, elle se défit petit à petit de tous les bijoux et des robes qu'elle avait gagnés pendant qu'elle était fille, Thémistocle trouvant toujours son diner prêt, ne demandait pas seulement comment il était venu.

Pendant ce temps, la femme du peintre, qui faisait parfaitement sortir Rodolphe avec des trous aux coudes, mais qui était légitimement mariée, traitait la pauvre Julienne avec le mépris le plus insultant. — Thémistocle n'eut bientôt plus aucun égard pour sa femme. Il lui déroba ses derniers bijoux pour les donner à une figurante. Au lieu de son nom de Julienne, qu'il avait trouvé si joli, il ne l'appela plus que Madame Potage.

Un jour il disparut. Tant de Charmes, après deux jours de recherches et d'angoisses, apprit qu'il s'était embarqué pour la Nouvelle-Orléans, où il avait obtenu un engagement, après avoir dépensé au café une partie des avances qu'il avait reçues pour son voyage. Mme Mélin, après une scène violente, lui ordonna de quitter sa maison, ne voulant pas plus longtemps retirer une couronne, une femme qui n'était pas mariée. Ce dernier coup la rendit folle; la pauvre fille attendit le soir et alla se jeter à l'eau.

ALPHONSE KARR.

Nous publierons gratuitement dans les colonnes de La République, toutes demandes d'emploi de la part des français qui se trouvent sans travail.

Nous invitons les intéressés à nous faire parvenir leurs annonces. M. Charles Pignat de East St. Louis, Ill. est autorisé à prendre des abonnements à la REPUBLIQUE et à donner quittance au nom du rédacteur-propiétaire.

Le Neveu de la Fruitière.

—Comment, malheureux! ré- pétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, tu auras six ans à Noël et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément: tu ne sais ni tourner la broche ni écumer le pot!

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 176... il venait de surprendre son héritier présumptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

—Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant, il ne le fera plus, disait une paysanne, jeune encore, fruitière à Montreuil et sœur de l'irritable cuisinier.

Marthe — c'était son nom — était venue à Versailles sous le prétexte de consulter son frère pour je ne sais plus quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu, dont elle était folle.

Tout dans le caractère et l'extérieur de cet enfant pouvait justifier cette affection extraordinaire, car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil!... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues plus fraîches et plus merveilleuses que les pêches de sa tante.

Mais le père Lazare grondait toujours. — Six ans, répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot au feu! Je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant là.

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques, qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan, qui dépeuillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées, battent une omelette avec la majesté de Xerxès fouettant la mer, qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévôts tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là. — Quand à Marthe la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête comme on le dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là. — Frère, dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, vous savez, ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle et que j'ai refusé de vous vendre? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

—J'en donne encore dix livres, comme avant.

—Frère, j'en veux d'avantage.

—Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

—Oh! j'exige plus encore. C'est un trésor que je veux! Le père Lazare regarda sa sœur fixement comme pour voir si elle n'était pas folle.

—Oui, poursuivait-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez le bahut est à vous, et j'emmène le petit à Montreuil.

plutôt, ajouta-t-elle avec une naïve épouvante, mon bouquet de violettes, si frais tout-à-l'heure, et déjà fané! Oh! viens et marchons vite; si ton père allait se dédire et te revouloir!

Et elle entraîna sa proie si vite, que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fut jamais avisé; car, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous le jure, en lui apprenant qu'un des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies, pouvait, tombée, entre des doigts habiles, bouleverser le monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première et de lui dire: Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber, s'écriait alors la bonne Marthe qui suivait l'écuyer des yeux; mais elles lui voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de la fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge. Sibien qu'à dix ans, il fut nommé d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil qui se disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merles. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur.

On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois). Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'au paravant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claqua pas moins franc sur les joues de la fruitière. Mais hélas! la guerre à des chances terribles et un beau jour, le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait: comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua, et se déchira par derrière, où vo us savez laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille.

A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs, comme l'on sait. L'armée semolina, le général eut beau crier comme Henri IV dont il avait l'historio: Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc! on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandement, et rentra dans ses foyers triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais eu tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de lâtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement, comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles, et gronder le canon; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur dans ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépi- guer, bondir et crier: —Tirez les premiers, messieurs, les Anglais! Maréchal, notre cavalerie est repoussée! La colonne ennemie est inébranlable! En avant, la maison du roi! Pif! paf! Baouud! baouud!

Bravo! le carré anglais est foncé! A nous la victoire! Vive le roi!

Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV ou colonel. Une pa- reille ambition vous fait rire sans

doute! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez:

Lazare, engagé d'abord dans les gardes françaises malgré les larmes de sa tante qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint... devinez, colonel? Il n'y avait plus de colonels. Ecuyer du roi? Il n'y avait plus de roi. Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare, le neveu de la fruitière, devint général; non plus général pour rire, et en casque de papier, mais général pour de bon, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela. Et si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche.

Hoche était le nom de famille de Lazare. Hâtons-nous de dire à sa louange, que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil.

Aussi, lorsqu'un jour de revue, il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore à une fenêtre, près de là, une bonne vieille femme qui couvrait des yeux le beau général, hale- tante de plaisir et de crainte, et répétant, comme vingt ans au- paravant: Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber!

Quant au cuisinier grandeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance, à ceux qui l'en félicitaient: Vous ne sa- riez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là! Fi- gurez-vous, citoyens, qu'à six ans il ne savait pas écumer le pot!

HEGESIPPE MOREAU.

NEW YORK Dental Rooms. (Trade Mark) 820 Washington Av., St. Louis. Ratelier Ordinaire - \$ 8.00 Ratelier Supérieur - - - 10.00 Plombage de Dents, Or - 2.00 Argent - 1.00 Extraction de dent - 50 Les meilleurs dentistes en ville, qui ont été les premiers à se servir du gaz ave- c succès. — Extraction depuis 8 h. a. m. jus- qu'à 5 h. p. m. — On extrait avec ou sans le gaz.

NEW YORK DENTAL ROOMS. 820 Washington Av., St. Louis. Se garder des imposteurs.

F. COURVOISIER BIJOUTIER-HORLOGER, et Marchand de Montres, Pendules, Bijoux, Main st. ent. St Louis et Randolph CARONDELET.

HOTEL DE LA MARINE Restaurant Français, 149 BLECKER ST. - NEW-YORK Table d'Hôte à midi et de 5h. 1-2 à 7 1-2 CAFE ET BILLARDS.

A. DeLaporte, Propriétaire (Successor de J. LARRU.) Les Journaux Français des Etats-Unis, du Canada et de la France, etc., etc., sont reçus régulièrement. Interprète et renseignements obtenus gratis. 23 oct b p t

JULES C. LACHANCE, Peintre en Batiments, Peintre d'enseignes, Tapissier et Entrepreneur DE TRAVAUX EN PEINTURE, 720 Washinton Av

A. HEYD, MARCHAND EPICIER, 616 Spruce Street. Livraison à Domicile.

PAPIERRIGOLLOT OU MOUTARDE EN FEUILLE POUR SINAPISMES MEDAILLE DE BRONZE Médaille d'Argent. Paris, 1855 Hâvre, 1868 1868 MEDAILLE D'OR 1872 Lyon, 1872.

Cette nouvelle forme de sinapisme, pro- pre, commode, d'une action toujours cer- taine, a été adoptée par les hôpitaux de Paris, par le ministère de la guerre, dans le service des ambulances et hôpitaux mili- taires, et après dix mois d'expériences en- mer, par le conseil de santé de la marine. A l'étranger, le Papier Rigollet a égale- ment fait son chemin; l'ambassade anglaise en a prescrit l'usage à bord des navires de l'Etat, plusieurs hôpitaux civils de Londres l'ont adopté à l'exclusion de tous les autres; les hôpitaux de Vienne (Autriche) ont mité- ceus de Londres, enfin l'hôpital général de Constantinople suivi l'exemple des hôpi- taux que nous venons d'énumérer. Ces faits sont une démonstration irrécus- sable des qualités de ce nouveau produit. Se méfier des contrefaçons et exiger la signa- ture: F. RIGOLLOT Paris 24, Avenue Victoria - Paris et dans toutes les pharmacies.



CRAMER, GROSS & CO., ARTISTES PHOTOGRAPHES. Photographies de haut goût au comptant. — No. 1001 S. Fifth st., cor. Chouteau av. — On parle français.

A. FROUSSARD, Successeur de P. REYNARD, R&Co. INSECTICIDE. Détruit les Punaises, Fourmis, Puce, Mouches, Mousti- ques, et tous les insectes nuisibles. Pâte phosphorique pour la destruction des rats et souris. DEPOT 323 OLIVE ST.

F. JACQUEMIN, Fabricant de Fleurs ARTIFICIELLES. Plumes d'Autruche ET Plumes Naturelles. De toutes les especes d'oiseaux. Spécialité de Fleurs pour parures de noce et pour décorations. — On blanchit teint et repare les plumes d'autruche. Fabrique et Magasin No. 306 North Fifth Street.

C. ROUSSEAU, ARCHITECTE, 414 Washington Avenue. M. Rousseau se charge de fournir de plans, de devis, de plans de construction de bâtiments de tous genres. — se charge aussi de la direction des travaux.

J. A. SCHULTZ ESTAMPES ET BRODERIES. FABRIQUE DE Patrons et de Marchandises Estampées IMPORTATEUR DE SOIE A BRODER, CHENILLES, LAINE ZEPHIR, TOILES, CANEVAS. 209 North 5th Street, entre Pine & Olive.

AU RENDEZ-VOUS. SALON. BILLARD. 319, SOUTH SEVENTH STREET, ST. LOUIS, Mo. On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc. JOQUEL & MOTTE, Prop.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS. CAPITAL \$250,000.00. Continental Building, 411 N. Third St. DIRECTEURS T. B. EDGAR, J. CHEEVER, C. S. FREEBORN, JOSEPH SHIPPEN, J. M. THOMPSON, E. H. WHEEDON. Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui désirent placer leurs capitaux avec profit et sûreté, que nous nous chargeons de négocier les valeurs du gouverne- ment des Etats Unis et autres valeurs de première classe. F. B. EDGAR, Président. EMILE KARST, Caissier.

ELM STREET HOUSE. PENSION FRANCAISE C. CLAUDE Propriétaire, COIN SUD-OUEST D'ELM ET MAIN ST. LOUIS, MO. Spécialité de Vins, Liqueurs et Cigars de toute espee.

VELOUTINE. Poudre de Toilette IMPALPABLE, ADHERENTE ET INVISIBLE. Remplaçant les poudres de Riz et les farins avec avantage. Une légère application suffit pour donner à la peau la fraîcheur et le velouté de la jeunesse. 5 francs la boîte complète avec houppé. 4 " " " sans " Dépôt dans toutes les principales parfumeries.

M. J. DARCEL, PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES. Un bel assortiment de NATTES, CHIGNONS et BOULES de CHEVEUX En Gros et en Detail. On exécute, sur commande, tous les ouvrages en cheveux et on garantit satisfaction. Reçoit les modes de Paris trois fois par mois. M. Darcel fait aussi une spécialité d'articles de modes du plus ha goût. Chapeaux de Dames, et plumes et Fleurs artificielles de toutes sortes. La Maison Darcel a reçu onze récompenses aux expositions de St. Louis. 524 Olive street, Corner Sixth, St. Louis, Mo.

"TOUJOURS EN AVANT." Judge's Report, Amer. Inst., 1875.

LES CONTRASTES SUIVANTS ENTRE LA

Machine Silencieuse NEW AUTOMATIC, WILLCOX & GIBBS

—Et les autres machines à coudre méritent l'étude sérieuse des personnes intéressées comme cette nouvelle machine présente tous les avantages des der- nières inventions et que c'est avant tout

UNE MACHINE POUR LA FAMILLE. CEST LA SEULE MACHINE

—QUI puisse être conduite par tous les membres d'une famille sans crainte d'en déranger le mécanisme;

—Qui a une "tension automatique" et qui s'adapte à toutes les espèces d'é- toffes;

—Qui fait un point régulier, sans qu'il soit besoin d'un travail préliminaire pour en régler la longueur;

—ABSOLUMENT SILENCIEUSE;

—LA plus facile à conduire, sans qu'il en résulte de fatigue ou de maladies dans les jambes.

—Le mécanisme le plus simple.—Un enfant peut, dès les premières leçons s'en servir avec sécurité.

—Solidité du mécanisme et garantie du métal dont on se sert pour la fabri- quer.

—PLAQUAGE en "Nickel" sur toutes les parties exposées à la rouille.

—TOUJOURS prête à l'ouvrage et faite une couture élastique, forte et magni- fique.

A de plus les Avantages Suivants:

—LA MEILLEURE AIGUILLE, droite, courte et qui a l'avantage de s'a- juster par un mécanisme des plus simple;

—LES OUTILS de la dernière perfection et pour tous les genres d'ouvrage.

—UN FREIN breveté qui empêche le mécanisme de se mettre en mouve- ment.

—UNE PEDALE perfectionnée et une Gard-robe pour empêcher le frotte- ment des roues sur les vêtements.

—La machine Willcox & Gibbs peut faire 5,000 points, à la minute sans rom- pre le fil ou déranger l'aiguille.

—D'une forme élégante et construite de bois de prix.

—Cette machine a reçu la médaille "Scott Legacy" l'Institut Franklin de la Pennsylvanie et la grande médaille d'or pour le progrès de "l'American" In- stitute, en Novembre 1875.

—Ne pas acheter d'aiguilles contrefaites. Nos aiguilles sont estampées, "Pat. March 19, 1861" Toutes les autres sont contrefaites. On expédie les aiguilles et le fil par la poste.

est une garantie suffisante de la véracité de l'exposé que nous faisons plus haut des avantages de cette machine. On distribue gratuitement des CATALOGUES ILLUSTRES S'adresser à Willcox & Gibbs S. M. Co., LINDELL HOTEL Building, 609, N. Sixth street.